

Ingrid THOBOIS

*Née en 1980, Ingrid THOBOIS a effectué de nombreux voyages, dont une année sur la route de **L'Usage du monde** de Nicolas BOUVIER et plusieurs missions d'observation électorale en République Démocratique du Congo, Azerbaïdjan, Moldavie, Géorgie, Kazakhstan.*

Elle a enseigné le Français Langue Etrangère, entre autres à Kaboul en 2003-2004 et a réalisé des reportages ~~presse et~~ radio, notamment en Iran et en Haïti.

*En 2007, elle a reçu le Prix du Premier Roman pour **Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés** et en 2011 le Prix Thyde Monnier de la SGDL pour **Solliciano**. Elle a publié plusieurs romans jeunesse et des nouvelles dans le journal *La Croix*, dans la revue *Senso* (N°30 et 33) et dans *Harfang* (N° 35 et HS N° 11). Parallèlement, elle écrit pour la jeunesse et anime des ateliers d'écriture.*

On peut consulter son site www.ingridthobois.com

Bibliographie

<i>Le Roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés</i>	Phébus	2007
<i>L'Ange anatomique</i>	Phébus	2008
<i>Le simulacre du printemps</i>	Le Bec en l'air	2008
<i>Nassim et Nassima</i> (Roman jeunesse)	Rue du monde	2009
<i>Tao et Léo</i> (Roman jeunesse)	Rue du monde	2011
<i>Solliciano</i> Prix Thyde Monnier de la SGDL	Zulma	2011
<i>Brunhilde d'en face</i> (Roman jeunesse)	Th. Magnier	2012
<i>Recto Verso</i> (Roman jeunesse)	Th. Magnier	2012
<i>Si tu me tues, je te tues</i> (Roman jeunesse)	Oskar	2012
<i>Les sorciers meurent aussi</i> (Poésie)	Ed. Livres du Monde	2013

APOLOGIE DU SOLO

par Ingrid THOBOIS

Depuis quelques temps, à Paris, de nouvelles rames de métro font leur apparition. Subrepticement, elles détrônent les anciennes – « vétustes » est un euphémisme, mais on avait fini par s’y attacher. On ne les remplace pas toutes d’un seul coup, les vieilles rames. On distille progressivement la nouveauté. On joue l’effet de surprise. On ménage son effet. Une sur dix, je dirais. C’est à ce rythme que la RATP fait table rase du passé. Et donc, une fois sur dix, ça débouche, flambant neuf, du tunnel. L’air de ne pas y toucher, la nouvelle rame s’arrête à quai, s’ouvre et se ferme sans qu’on ait besoin d’y mettre la main. Et repart aussi crânement qu’elle était arrivée.

Les rames ancien modèle sont composées de wagonnets exigus, culs-à-culs, crochetés les uns aux autres par des assemblages de ferraille. Je me souviens d’un trajet que l’angoisse avait rendu infini, à attendre le moment où un gamin hilare, grisé par le danger, hiéroglyphe plaqué entre deux wagons, allait finir en marmelade sur les rails (cela n’arriva pas). Mais le vrai défaut de ces anciens wagons, c’était et c’est encore : l’horizon. L’absence d’horizon. L’horizon à moins de trois mètres. Et dans cet espace minuscule, la circulation empêchée comme dans un labyrinthe de jardin anglais, toujours des genoux pour obstruer le passage, et le concitoyen obligé de devenir l’espace d’un trajet aussi proche que le plus proche parent, pour ne pas dire amant.

Les nouvelles rames, elles, sont construites d'un seul tenant : longs tubes sans sections. La rumeur selon laquelle la moitié des sièges aurait été retirée ne me semble pas aberrante. Là-dedans, on pourrait jouer au bowling et tenir le rôle de la quille. Le *designer* des lieux semble en effet avoir oublié que la notion de mouvement était inhérente à celle de trajet, et ce faisant il a gommé de ses plans le détail des poignées et autres reliefs superflus. Mais la chute est si douce quand on jouit de l'espace.

Des serpents, je disais, ces nouvelles rames. Des serpents qui rappellent les *open space* sans lesquels aujourd'hui un bureau n'est pas un bureau. À l'intérieur, on a disséminé quelques sièges au revêtement qui vieillira vite, mais pour l'heure, disons le, il pète : rayures horizontales rouges, jaunes, vertes, roses, certaines fluorescentes. Et ça n'a l'air de rien, mais ça fait du bien. Ça rallume dans les yeux des usagers rompus un petit quelque chose de l'ordre du plaisir esthétique. Surtout en ce qui concerne les *banquettes*, ces aplats positionnés parallèlement aux rails - on se croirait chez soi dans sa méridienne ou en train de nager à l'indienne - où chacun est libre de juger s'il faut s'asseoir tout seul, à deux ou bien à trois. Bref, dans ce nouveau décor, les usagers éprouvent un instant le sentiment qu'on vient de ravalé leur maison, de refaire leur salon, leur chambre à coucher, et il faudra quelques mois pour que cette nouveauté s'étiole, pour que le synthétique des sièges perde son éclat ou que l'œil s'en soit lassé, déjà.

Mais en attendant, on profite.

On profite des rames spacieuses et de cet horizon, là-bas, au loin, très loin, à l'autre bout du train. Visuellement, la sensation est agréable. Les virages ne sont plus seulement de l'ordre du ressenti (le corps projeté contre celui du voisin), ils sont visibles, le ventre de métal épousant les courbes du rail, et c'est tout le train qui se désarticule doucement, vertèbre après vertèbre, comme un jouet d'enfant, pour ensuite retrouver son aplomb, sa ligne, sa dignité de rame de métro parisien.

Et puis, ce qu'il y a de fantastique dans les nouvelles rames de métro, c'est l'existence de places « solo » : le luxe de l'espace perdu et de l'intimité retrouvée. Pensez un peu... un demi mètre carré pour soi tout seul, des sièges où l'on peut s'asseoir de travers, comme à une table de café, les jambes croisées, le buste de trois quarts, et s'étaler sans gêner personne, ni être gêné par personne !

Je suis d'autant plus sensible à cette modernisation du métro parisien que je ne l'emprunte jamais. Une histoire de liberté, une question de mouvement, l'impression qu'à pédaler sur mon vélo, ma pensée ne se trouve empêchée par rien, par aucun corps avec lequel il faudrait composer, par aucune conversation téléphonique à laquelle je n'ai pas envie de participer, par aucune musique débordant d'écouteurs à proximité.

À vrai dire, l'unique défaut de mon vélo, c'est qu'il ne me permet pas de lire en roulant. J'ai déjà pensé à installer sur mon guidon un petit repose livre, et deux pinces à linge permettraient de maintenir les pages ouvertes malgré la vitesse. Mais allez savoir pourquoi, j'ai remis à plus tard ce qui reste néanmoins un projet.

En tout état de cause, lorsque l'hiver et le laser de sa bruine glaciale ont décidé de s'emparer de la ville, je laisse mon vélo dans son local, et j'affronte bravement l'idée du transport en commun - heureusement, un livre à la main. Je redécouvre ainsi le plaisir d'être piéton, c'est-à-dire de pouvoir ne prêter qu'une attention très modérée à mon environnement. Je relève tout de même le menton aux carrefours, mais ce sont surtout mes oreilles, qui sont sollicitées. Or, si l'on écoute bien, on n'a pas tellement besoin de regarder. De telle sorte qu'on peut lire en marchant. Lire en traversant. Lire en grim pant les escaliers. Lire en se laissant tracter par l'escalator. Lire sur le quai du métro. En attendant l'arrivée de la rame. En toute passivité.

Ce que je lis en ce moment, c'est le troisième roman d'une amie. Hélène G. ressemble à son écriture. Délicate. Ciselée. Affûtée. Vive comme un torrent de basse montagne. C'est bon, de lire un livre qui ressemble à son auteur. C'est étonnant comme un profil, une

démarche, un genre de boucles d'oreilles, un timbre de voix, une marque de cigarettes, une frange peuvent si bien s'accorder à un style. Au fil des pages, je découvre l'histoire, avec en fond d'écran mental l'image d'Hélène G., et j'éprouve un immense plaisir à cette cohérence de la femme et du livre. Ce roman parle d'une présence en creux, de l'envers d'une existence : pas de la mort, mais de l'absence. C'est un roman sur ce qui se passe quand le creux se forme et soudain se résorbe, et j'en suis au moment du roman, où, de toute évidence, on ne sait pas ce qui, des deux, est le plus difficile. L'histoire se passe dans une ville qui existe à peine, qui n'existe que sculptée par le froid, qui existe dans l'envers d'une ville homonyme, à un « ne » près. Et ce « ne » qui manque, c'est une condamnation, une condamnation à l'ombre, au gel et au repli. Toute cette neige, tout ce froid... ! À force, l'objet livre et sa couverture blanche – pour lire, je retire la jaquette – est devenu pareil à un petit parallépipède de glace. Mais au contact de mes mains, il se réchauffe et fond, désépaisse à mesure que le marque-page se déplace, de trajet de métro en trajet de métro, puisque c'est le seul avantage de renoncer au vélo.

Je ne lève pas les yeux sur l'horloge numérique qui, au milieu du quai, annonce le nombre de minutes avant l'arrivée de la rame, et même de la suivante – une signalétique pensée pour canaliser les mécontentements, aider les gens à gérer leur mauvaise humeur, à se projeter dans l'idée qu'ils seront très bientôt rentrés chez eux. Non, je refuse ce diktat de l'affichage, d'être ainsi soumise au sentiment d'urgence avec lequel je me bats suffisamment, l'âge avançant, et que le roman que je suis en train de lire a miraculeusement éclipsé. Je lis. C'est tout. N'allez pas me déranger. Le trafic peut se perturber tant qu'il veut, je lis. Je ne suis être en retard sur rien, je lis. Le temps n'est marqué que par la pulpe de mon index qui trouve d'instinct la bonne inclinaison de manière à courber la page de droite et la tourner. Je lis, je vous dis.

La rame de métro arrive. Une rame nouvelle. Et là, dans mon champ de vision, sans même que j'aie à lever les yeux, il y a le petit miracle d'une place solo. Je m'y installe sans interrompre ma lecture. Je déboutonne mon manteau, je croise les jambes, je m'étale. La rame

est loin d'être vide, mais la densité de population à l'intérieur y est faible. Si faible que tout le monde a trouvé à s'asseoir. Et la place solo à ma gauche reste même vacante.

Un arrêt, deux arrêts, trois arrêts. Je n'ai pas à m'en soucier. Je vais jusqu'au terminus. Je poursuis ma lecture avec délice. L'hiver, dans le roman d'Hélène G. neutralise les odeurs.

Hélas, pas dans la vie...

L'homme qui vient de s'asseoir sur la place solo à ma gauche traîne derrière lui une odeur adolescente de linge sale et de tabac froid. Je soupçonne le type d'avoir jeté sa cigarette juste avant de pénétrer la rame, et d'avoir expiré la fumée à l'intérieur de celle-ci, comble de l'incivilité. Et ça me chiffonne terriblement, dans une rame presque vide, alors que je savoure un bon roman, d'avoir à subir ça. Je regrette tout à coup les anciennes rames et le secret des wagons les uns pour les autres. Parce qu'avec la modernisation, avec cette obsession d'ouvrir l'espace et de permettre à la vue de s'immiscer dans les moindres recoins, laissant à chacun le soin de surveiller chacun, il est devenu impossible de sortir d'un wagon pour rentrer aussitôt dans un autre, impossible d'échapper à une situation. J'ai souvent fait cela, dans le temps, fuyant tantôt un dragueur opiniâtre, tantôt la neurasthénie d'un d'accordéon. J'avoue, oui, j'ai souvent prétendu descendre du métro pour m'y réengouffrer aussitôt. Seulement, dans les nouvelles rames, on ne se soustrait pas comme ça à son prochain. Et on dirait que la vitesse a encore augmenté, à laquelle un geste peut devenir injure... M'écarter de mon voisin et de son tabac froid va relever de l'exploit.

Quitter ma place solo pour m'asseoir ailleurs, à quelques mètres, sans même l'excuse de rechercher le sens de la marche – je suis déjà dans le sens de la marche - ? Autant insulter directement mon voisin, quadragénaire à l'anorak bleu roi, et lui reprocher sa mauvaise haleine. D'un autre côté, je suis en droit de ne pas tolérer cela. Et peut-être que le respect de soi, de moi, passe par là : refuser de se voir

imposer une pestilence qui par ailleurs titille – j’ai arrêté de fumer la semaine passée, il ne faudrait pas non plus m’agacer.

D’un œil glissé de côté, je devine mon voisin bleu roi absorbé dans la contemplation de son écran tactile. Il joue. Il a quarante ans et il joue. Voilà de quoi m’en faire un ennemi véritable. Il grimace quand il perd. Ses doigts s’agitent. Son visage s’enlaidit. À ce spectacle, ma culpabilité s’envole. Je me lève au ralentissement du métro et mime le grand départ, rangeant mon livre, m’approchant de la porte tout en refermant mon manteau - la culpabilité m’a quittée, d’accord, mais je ne veux pas d’esclandre, or, dans le métro, tout est possible : *et quoi ? Je pue ? C’est ça ? Non mais dis-le ?* Et comme je ne sais pas mentir, je serais obligée de répondre « oui », avec tout ce qui s’en suit.

À la seconde où je quitte ma place solo, la femme d’en face quitte la sienne. Son siège me tend les bras. Mais si je m’y installe, elle saura... Et alors ? Mais si je ne descends pas à la station, assurément, elle comprendra... Et alors ? Qu’importe ! L’anorak bleu roi, lui, reste concentré sur son jeu. La femme avance dans ma direction. Je m’attends à ce qu’elle me pose une question. Elle me sourit, c’est tout. Et comme l’adolescent quadragénaire s’énerve sur son téléphone sans me prêter la moindre attention, je prends la place de la femme... qui s’est déjà installée à la mienne.

Dans l’intervertissement de nos sièges, tout m’échappe. Peut-être la femme fait-elle partie de ces obsédés par le sens de la marche ? Et voilà qu’elle me remercie !

Je lui souris.

Son corps s’incline.

Sans doute pour épouser un virage.

Non.

Elle enlace l’anorak bleu roi.

© Ingrid THOBOIS, 2014